

Autochtones et christianisme : une appartenance contestée

Jean-François Roussel

Numéro 816, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roussel, J.-F. (2022). Autochtones et christianisme : une appartenance contestée. *Relations*, (816), 62–63.

AUTOCHTONES ET CHRISTIANISME : UNE APPARTENANCE CONTESTÉE

Alors que le rejet du christianisme se fait de plus en plus virulent parmi les Premières Nations, comment comprendre que nombre d'Autochtones revendiquent encore leur appartenance chrétienne, malgré l'horreur des pensionnats sans cesse ravivée par l'actualité ?

Jean-François Roussel

L'auteur est professeur à l'Institut d'études religieuses de l'Université de Montréal

La nouvelle au sujet des tombes anonymes d'enfants autochtones retrouvées à Kamloops, en juin 2021, suivie par d'autres « découvertes » similaires, a remis sous les projecteurs l'histoire de la violence exercée par l'État canadien et l'Église catholique à l'égard des Autochtones. Certes, l'existence de ces milliers de sépultures « oubliées » était connue des communautés autochtones et avait été abondamment documentée dans le rapport final de la Commission de vérité et réconciliation (CVR). La surprise n'en fut pas moins immense pour bien des citoyennes et des citoyens du Canada, et teintée d'indignation. Chez les Autochtones, les réactions furent intenses, allant du bouleversement à la colère et même à la rage. Et ça continue, puisque d'autres sites seront examinés à court et moyen terme et que d'autres scandales refont déjà surface. Le temps du trauma et du deuil non résolu n'est pas linéaire : il avance en spirale.

Dans les jours et les semaines qui ont suivi la « découverte » de Kamloops, des perrons d'églises furent inondés de souliers d'enfants, des manifestations tenues à l'heure des messes, et des églises furent incendiées ; autant de gestes qui dénotent un changement de posture, souvent même un désaveu du projet de réconciliation. S'il n'est pas nouveau (comme en témoignent les auteurs et les pratiques du courant de la résurgence radicale autochtone depuis une bonne douzaine d'années¹), ce désaveu se fait accusateur. Vu dans cette perspective, le projet de réconciliation est une « politique de distraction », une attente de « reconnaissance » perpétuant une certaine dépendance, et les piétinements de l'*establishment* catholique refusant notamment de présenter des excuses officielles ne méritent guère d'attention. Mais ce même *establishment* est plus que jamais sur la sellette : archives détruites ou interdites d'accès ; manœuvres dilatoires pour ne pas s'acquitter de compensations prévues en 2005 ; jeux de coulisses retors et incompatibles avec le projet de « vérité ».

L'heure n'est donc plus seulement à la critique, mais désormais à la mise en accusation (voire à la réclamation d'enquêtes criminelles) et à la revendication. On réclame — à raison — vérité, justice et réparations.

Un syndrome de Stockholm ?

Cependant, une polarisation s'observe actuellement dans les communautés autochtones, entre les voix qui désavouent le catholicisme et celles qui en prennent la défense. Des communautés et des familles se divisent quant au sort à lui réserver en contexte autochtone. Pourquoi demeurer chrétien et catholique ? La question n'est évidemment pas nouvelle et elle est au cœur des courants valorisant le retour aux traditions autochtones, reformulés aujourd'hui, par exemple, dans les pensées autochtones de la résurgence radicale. Depuis un demi-siècle, cette question teinte fortement la réalité religieuse et spirituelle autochtone, mais elle se pose actuellement dans le registre d'une tension peu commune. L'héritage d'abus et une résistance passive au sein de l'*establishment* catholique face aux exigences concrètes de la réconciliation constituent pour plusieurs une violence multidimensionnelle que la simple vue d'une église vient rappeler d'une manière intolérable.

Toutefois, pour d'autres, le feu purificateur des incendies survenus ou redoutés constitue une « violence latérale », c'est-à-dire dirigée contre des pairs plutôt que contre l'opresseur. C'est pourquoi des communautés autochtones ont dénoncé ces incendies qui prolongent à leurs yeux les traumatismes de la colonisation. Pour elles, l'église ou la chapelle constitue, de plus, un repère patrimonial et un lieu accueillant des événements communautaires d'importance : brûler le lieu où se sont vécus baptêmes, mariages, funérailles, joies et deuils ? Brûler l'édifice le plus visible et le plus ancien de la communauté ? Cela n'a pas de sens aux yeux de ces communautés.



Illustration: Christian Tiffet

Par ailleurs, des Autochtones ont réaffirmé leur attachement au catholicisme, ce qui a suscité beaucoup d'incompréhension chez des Autochtones comme chez des allochtones. Dans cet attachement, on a pu voir un beau cas de syndrome de Stockholm, un attachement morbide au bourreau séculaire, un colonialisme intériorisé qui ne veut pas mourir, un enchaînement consenti à la religion des Blancs.

Le christianisme de qui ?

L'anthropologue Marie-Pierre Bousquet, dans une étude empirique des positionnements spirituels dans une communauté anichinabée, a pu constater que malgré l'image de religion de Blancs attachée au christianisme dans les milieux autochtones adeptes du « retour à la tradition », une adhésion multigénérationnelle a fini par en faire, à divers égards, « une religion endogène² ». Le catholicisme est ainsi devenu pour plusieurs une affaire de famille, de communauté et de mémoire.

Le christianisme a donné lieu à des pratiques et à des religiosités populaires, forgées par les communautés autochtones. Il a laissé des traces depuis des siècles dans des cultures à qui le « syncrétisme » n'a jamais fait peur, et ce, à travers les Amériques. Les anthropologues n'ont cessé de documenter ce dernier. Ainsi, Denis Gagnon montrait comment la dévotion à sainte Anne a été appropriée par les Innus, en interculturelation avec de vieilles pratiques chamaniques, jusqu'à en transformer le sens à certains égards³. Mark MacDonald, théologien ojibwé et évêque national des Autochtones de l'Église anglicane du Canada, ainsi que Nicole O'Bomsawin, conteuse et anthropologue attachée au catholicisme, décrivent bien les pratiques culturelles de communautés autochtones chrétiennes, faites d'inventivité locale⁴.

Le reconnaître n'atténue en rien la portée génocidaire du système des pensionnats, ni le rôle prépondérant qu'y a joué l'Église

catholique, ni le rôle de cette dernière dans le colonialisme canadien. Mais pour les personnes autochtones qui tiennent à rester catholiques, renoncer à leur catholicisme reviendrait à amputer une part d'elles-mêmes. Pour le bénéfice de qui ?

Entre attachement au christianisme et rupture avec celui-ci, une tension s'est accentuée au sein des communautés autochtones. L'auteur de ces lignes se gardera bien de prendre position sur la question : un tel réflexe guette toute personne allochtone mais constituerait une forme de colonialisme.

Dans un colloque en 2016, Eva Solomon, artisane autochtone de l'inculturation de la foi chrétienne depuis des décennies et elle-même membre d'une congrégation religieuse catholique, disait : « L'Église a dit oui à la réconciliation mais elle ne sait pas vraiment à quoi elle a dit oui. » En retournant la réflexion comme une pelure, on pourrait aussi dire que bien des allochtones ne savent pas vraiment à quoi des Autochtones disent non en se détournant de ce catholicisme qui ne se résume pas à son versant allochtone et institutionnel ; ni à quoi ils et elles disent oui en y restant fidèles. Il y a là une délibération qui appartient aux Autochtones. Pour les allochtones, dans une perspective interculturelle et décoloniale, une posture de respect, de réserve et de décentrement est de mise. ■

1— Voir entre autres Glen Sean Coulthard, Gerald R. Taiaiake Alfred, Leanne Betasamosake Simpson, Audra Simpson, entre autres.

2— Voir M.-P. Bousquet et Robert Crépeau (dir.), *Dynamiques religieuses des Autochtones des Amériques – Religious Dynamics of Indigenous Peoples of the Americas*, Paris, Karthala, 2012, p. 247-248.

3— D. Gagnon, « Les Mamit Innuat et la dévotion à sainte Anne. Un exemple de l'inadéquation des concepts de tradition et de modernité dans l'étude du métissage religieux », *Globe 8*, n° 1, 2005, p. 135-153.

4— Dans Jean-François Roussel, Nelson Tardif et Denise Couture (dir.), *Voix multiples, rêve commun. Pratiques de solidarité pour libérer le présent*, Montréal, Novalis, 2019, p. 59-75.